

# ORTHODOXIE

N° 167 |  | MAI 2018

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

ARCHIMANDRITE CASSIEN  
FOYER ORTHODOXE  
F 66500 CLARA  
TÉLÉPHONE  
04 11450010  
0616804541

## Nouvelles

Depuis le dernier bulletin, rien de nouveau qui vaille d'être relaté. Rien de concret non plus à l'horizon.

Il ne me reste qu'à souhaiter une bonne fête de la sainte Pentecôte.

Vôtre en Christ,  
archimandrite Cassien

## TABLE DE MATIERE

- DE LA VIE DE SAINT RIQUIER
- LES EXECUTIONS DANS L'EMPIRE ROMAIN
- SAINTS MARTYRS EUSTRATE, AUXENCE, EUGENE, MARDAIRE ET ORESTE
- M'AIMES-TU ?
- LA LIBERATION MIRACULEUSE DE L'ATHOS DE TURCS EN 1830
- SUR LA PRIERE, LE JEÛNE ET LA MISÉRICORDE
- LETTRE LECTIS DILECTIONIS TUAЕ
- SAINTE NEOMARTYRE AQUILINE

L'histoire de l'Église est écrite avec du sang, de la sueur et des larmes et elle se terminera avec ce même ancre dans le Livre de Vie.

C'est le Seigneur lui-même qui nous a tracé ce chemin et donné l'exemple.

a. Cassien

## LA PENTECÔTE

L'évangile ne nous parle que de la mission du Christ sur terre et ce ne sont que les *Actes des apôtres* qui nous relatent l'événement de la Pentecôte.

Pendant quarante jours, le Sauveur est resté avec ses fidèles, «sous une autre forme» (Mc 16,12) jusqu'à son Ascension au ciel pour siéger, glorifié, à la droite du Père. Il reste avec nous jusqu'à la fin des siècles, mais invisiblement. Dix jours après l'Ascension, le Consolateur, que le Seigneur avait promis, est descendu sur ses disciples et fidèles. C'est donc cinquante jours après Pâques qu'a eu lieu la Pentecôte.

Ce que le Christ avait commencé pour notre salut, en ouvrant de nouveau les portes du paradis, l'Esprit saint le mène à son parfait accomplissement, en nous sanctifiant, comme la chrismation parachève le baptême, quand le prêtre dit : «sceau du saint Esprit». Avec un sceau on scelle ce qui est fait et on l'accomplit.

L'Esprit saint, en plus de la grâce sanctifiante diffusée au moyen des vertus, donne aussi des charismes (dons de prophétie, parler en langues, faire des miracles, etc...). Ces charismes, ils les a distribués avec largesse le jour de la Pentecôte en vue de l'édification de l'Église. Les vertus nous sanctifient personnellement, tandis que les charismes sont donnés pour le bien de tous les fidèles, c'est-à-dire de l'Église dans son ensemble. L'Esprit saint accorde ces charismes selon le temps et les circonstances. Avoir un charisme ne nous sanctifie pas nécessairement et, si l'orgueil s'y mêle, nous mène plutôt à notre perte...

Le saint Esprit s'est posé sur l'assemblée sous forme de feu : «*des langues semblables à des langues de feu*» (Ac 2,3). Soyons précis. Il n'est ni feu ni colombe. Nous lisons bien : *semblables*. Au baptême du Christ, il est écrit : «*comme une colombe*» (Mc 1,10).

La fête la plus importante dans l'année liturgique, après Pâques, me semble être la Pentecôte. Ce n'est pas Noël (laissons aux catho-latins leur sentimentalité) où le Sauveur a quitté le sein de la Toute Sainte (encore que, l'Annonciation est plus importante que Noël car c'est là que le Seigneur s'est incarné et non à Noël). A Pâques correspond notre baptême, qui nous ouvre de nouveau le paradis, mais, ensuite, il faut y entrer, dans ce paradis, et cela se fait par notre sanctification – œuvre de l'Esprit saint.

Silouane de l'Athos entendait une voix lui disant : «Tiens ton esprit en enfer et ne désespère pas». C'est cela l'attitude orthodoxe, et que l'Esprit saint nous garde dans cette humilité !

a. Cassien

Venez, tous les peuples, adorons en trois personnes l'unique Dieu : dans le Père le Fils avec le saint Esprit; car le Père engendre le Fils hors du temps, partageant même trône et même éternité, et l'Esprit saint est dans le Père, glorifié avec le Fils : une seule puissance, une seule divinité, un seul être devant qui nous tous, les fidèles, nous prosternons en disant : Dieu saint qui as tout créé par le Fils avec le concours du saint Esprit, Dieu saint et fort par qui le Père nous fut révélé, et par qui le saint Esprit en ce monde est venu; Dieu saint et immortel, Esprit consolateur qui procèdes du Père et reposes dans le Fils :  
Trinité sainte, gloire à toi.

Grandes Vêpres de Pentecôte

## DE LA VIE DE SAINT RIQUIER

Il n'évitait jamais l'abord des lépreux et des ladres; au contraire on le voyait les embrasser comme ses frères, ranimer avec des bains leurs membres malades et ensuite se baigner lui-même dans leurs eaux. Il opéra par la vertu de sa profonde humilité et de sa piété ineffable un miracle étonnant et inouï. Lorsqu'il poussait la mortification de sa chair jusqu'à laver son corps avec ces eaux infectées de venin, non seulement il n'en éprouvait aucun mal, mais les lépreux eux-mêmes, qui étaient déjà sortis du bain, se trouvaient par un effet de la Providence et par les mérites du saint, entièrement guéris de leur mal. Il suivit exactement ce précepte du prophète «Reçois dans ta maison les pauvres et les vagabonds; couvre leur nudité de tes propres vêtements, et garde-toi de mépriser ton frère. Il ne se contentait pas de réparer les forces affaiblies de ceux qui le visitaient en leur donnant de la nourriture, mais il les consolait encore par ses discours pleins de charité. S'il se montrait le



consolateur des affligés, il ne craignait pas de s'ériger en censeur austère des orgueilleux; il relevait les uns par la douceur de sa miséricorde, et abaissait les autres par la sévérité de sa censure. Il était au-dessus de toute crainte terrestre celui que la crainte de la puissance divine fortifiait intérieurement. Il brava continuellement les menaces des riches pour demeurer toujours fidèle à son devoir d'apôtre de la vérité. Il n'était point comme un frêle roseau agité par les vents, en présence de la louange ou du blâme des hommes, mais inébranlable sur le sol de la vérité, il méprisait, selon la parole de l'apôtre, les jugements humains. Il marcha avec fermeté dans le sentier du Seigneur, sans se laisser écarter à droite par les menaces terribles des puissants, et sans se laisser détourner à gauche par les caresses insidieuses des flatteurs. C'est pour quoi il ramena à son Dieu une foule de brebis égarées de cette province de Ponthieu, et mérita ainsi une gloire éternelle.

Le peuple, voyant sa profonde dévotion envers le Christ, commença à lui témoigner beaucoup de respect, et à lui apporter un grand nombre d'aumônes, qu'il se plaisait à distribuer aux pauvres et qu'il employait surtout à la rédemption des captifs parce qu'il était plein de l'amour de Dieu et du prochain. Il délivrait les uns des chaînes du démon par ses discours et ses exhortations ferventes, et les autres de la captivité corporelle par l'abondance de ses pieuses largesses; afin que ceux-là, devenus libres d'esprit, se réjouissent dans le Seigneur, et que les autres, devenus libres du corps, se tournassent vers Dieu. Non seulement le grand saint Riquier illustra les Gaules par ses saintes œuvres et par ses lumineuses prédications, mais franchissant comme Lucifer<sup>[47]</sup> les plaines liquides de l'océan, il porta encore jusques dans les pays étrangers le flambeau du jour parmi les ombres de la nuit. C'est ainsi qu'il répandit à son arrivée sur les contrées de la Bretagne située au-delà des mers, la lumière pure de la vérité, pour disperser les ténèbres épaisses de l'ignorance, et pour délivrer dans ce pays, comme dans celui d'où il était parti, les uns de la servitude du démon, les autres de la captivité corporelle. Il versa dans le cœur des premiers la parole de Dieu, et paya aux autres la dette de la charité, pour leur procurer, au lieu d'une rédemption temporelle, la liberté de toute une éternité.

## LES EXECUTIONS DANS L'EMPIRE ROMAIN

Berthold Seewald

Le droit pénal de l'Empire romain prévoyait de nombreuses sortes de peines de mort. La crucifixion était réservée aux sujets rebelles. C'était surtout une exécution pour exciter les masses.

Aujourd'hui, lorsque l'Église commémore l'exécution de son fondateur à Jérusalem, il arrive couramment que l'on oublie le contexte légal de ce supplice. Ponce Pilate, préfet romain de Judée, infligea la peine de mort à un homme qui, à ses yeux, était un traître et un agitateur. La punition était donc la crucifixion. Si Jésus, comme Paul, avait eu la citoyenneté romaine, une autre forme d'exécution aurait été utilisée pour le même cas. Car les Romains n'exécutaient pas leurs sentences de mort arbitrairement, comme cela est populairement dépeint dans les scènes de la pop-culture actuelle, mais suivaient l'ancienne loi. Et celles-ci étaient d'une grande diversité.

Déjà dans les Douze Tables, une collection de droit du 5ème siècle avant J.C., par exemple, une distinction était faite entre un acte délibéré et un acte involontaire. À mesure que Rome atteignait la domination mondiale, un nouveau critère fut ajouté. Les détenteurs de la citoyenneté romaine étaient exécutés différemment que les serfs. Mais les Romains eux-mêmes n'étaient pas égaux entre eux. Les membres des classes supérieures de la société (*honestiores* = honorables) étaient soumis à des règles d'exécution autres que les «inférieurs» (*humiliores*).

Cet écart social était déjà apparu dans deux formes d'exécutions traditionnelles remontant aux années fondatrices de la République. À cette époque la trahison contre l'état était punie par la chute du haut de la roche Tarpéienne. L'endroit avait déjà une haute valeur symbolique. C'était une crête sur la colline du Capitole, sur laquelle se trouvait le temple le plus important de Rome et au pied duquel s'étendait le *Forum Romanum*. Les empereurs reprirent cette tradition plus tard pour exécuter des conspirateurs de haut rang sous les yeux de leurs pairs.

Dans les tragédies familiales, une autre peine de mort atavique était utilisée : l'ensachage. Quiconque avait commis un crime contre ses parents, ses grands-parents ou ses frères et sœurs, était cousu dans un sac avec des serpents, des chiens, des singes ou des chats, puis coulé dans le Tibre. En conséquence, le délinquant ne recevait pas un enterrement approprié, ce qui rendait son chemin dans le monde souterrain considérablement plus difficile, voire impossible.

Cette punition a été pratiquée dans les Balkans jusqu'au 19ème siècle.

La peine de mort la plus fréquemment prononcée pour les citoyens romains fut probablement la décapitation. Quand elle était exécutée dans la République, c'était généralement à l'aide de la hache de guerre. L'épée fut plutôt utilisée à l'époque impériale. Cela reflète aussi l'influence croissante des militaires dans le système pénal suite à l'établissement du Principat. Ensuite, la décapitation fut effectuée par des spéculateurs qualifiés (*speculatores*) affectés aux légions, mais directement subordonnés aux gouverneurs.

Les spéculateurs étaient entraînés à séparer la tête du corps d'un condamné d'un seul coup, ce qui représentait une humanisation du système pénal. Car l'exécution des pénalités des premiers temps par les magistrats peut avoir été accompagnée de nombreux échecs. Même au début de la persécution des chrétiens, c'est l'épée qui était surtout utilisée.

Les différences entre «honorable» et «inférieur» se trouvaient reflétées entre l'étranglement et le bûcher. Dans l'isolement d'une prison, les crimes contre l'État étaient punis par des gardes par la pendaison. Cela concernait à la fois les



aristocrates romains et les chefs étrangers des soulèvements. Les plus connus furent le Numérateur *Iugurtha* et le Gallier *Vercingétorix*.

Par contre, les membres des classes sociales inférieures, en particulier les non-Romains, étaient brûlés. L'éventail des faits allait de la révolte jusqu'à l'adultère et la contrefaçon. Les condamnés étaient liés nus à un poteau, puis les broussailles étaient entassées et allumées. Puisque les amphithéâtres sont connus comme lieu d'exécution, l'incendie doit également être considéré comme une forme spéciale de la forme d'exécution la plus commune à Rome : la mort dans l'arène.



Rien qu'au Colisée de Rome, environ 300.000 personnes sont mortes entre l'ouverture en 80 après J.C. et la fin des jeux de gladiateurs. La plupart d'entre eux ont pu être des prisonniers de guerre et des prisonniers condamnés à mort, des hommes libres et des esclaves. Le jugement *ad bestias* (aux animaux sauvages) signifiait l'apparition dans le programme du matin des jeux des gladiateurs (*munera*), au cours desquels les aristocrates et les empereurs cherchaient la faveur des masses.

Un *munus* était généralement divisé en trois parties. Au début avaient lieu des luttes d'animaux dans lesquelles des ours étaient lâchés contre des tigres ou d'autres animaux exotiques. Dans cette partie pouvaient déjà donner lieu à l'exécution de victimes condamnées qui étaient livrées à des meutes de lions affamés. Cela était suivi par les événements populaires de masse, au cours desquels les hommes engageaient de vraies batailles.

Le slogan "Morituri te salutant" (ceux qui vont mourir te saluent) est devenu célèbre au temps de l'empereur Claudius, car l'un des combattants ne devait pas survivre au spectacle. Dans les combats de gladiateurs du soir, cependant, des professionnels hautement qualifiés rivalisaient les uns avec les autres, avec une chance de survie même en cas de défaite, à condition qu'ils aient combattu courageusement.

*Ad bestum* était proche du verdict *ad metallum*, la condamnation à travailler dans les mines. Car le labeur dans les conditions les plus brutales équivalait à une mort potentielle.

Reste la crucifixion publique. Elle était considérée comme une punition particulièrement déshonorante, réservée aux rebelles et aux esclaves qui se révoltaient contre leurs maîtres, ou des sujets non-romains. Après le soulèvement de Spartacus en 71 avant J.C., les esclaves survivants furent crucifiés par milliers sur la

Via Appia. Après la mort d'Hérode, lors du soulèvement en Palestine, le souverain Publius Quinctilius Varus ordonna que 2000 juifs soient crucifiés.

Avec le jugement de Jésus, Ponce Pilate a suivi ainsi une pratique éprouvée. D'un autre côté, le Romain a qualifié le Nazaréen comme sujet et émeutier non romain. Parce qu'un homme avec des partisans nombreux, presque incontrôlables, ne pouvait que songer du mal, du point de vue d'un magistrat romain. Après tout, des titres tels que «Fils de Dieu» et «Oint» étaient parmi les attributs des dirigeants de l'Orient hellénistique. Ce n'est pas pour rien que le gouverneur plaça le signe "INRI" (Jésus de Nazareth, roi des Juifs) sur la croix où mourut Jésus.

Ceux qui paissent les brebis de Jésus Christ, dans l'intention d'en faire leurs propres brebis plutôt que de les attacher à Jésus Christ, sont convaincus de s'aimer au lieu d'aimer Jésus Christ, d'être conduits par le désir de la gloire, de la domination ou de l'intérêt plutôt que par la charité qui ne se propose que d'obéir, de secourir et de plaire à Dieu. Gardons-nous donc de nous aimer nous-mêmes, au lieu d'aimer Jésus Christ; en paissant ses brebis, cherchons ses intérêts plutôt que les nôtres. Celui qui s'aime au lieu d'aimer Dieu, ne s'aime pas véritablement, car puisqu'il ne peut vivre par lui-même, en n'aimant que soi il se condamne à la mort. Ce n'est donc point s'aimer véritablement que de s'aimer d'un amour qui fait perdre la vie. Lorsqu'au contraire on aime celui qui nous fait vivre, en ne s'aimant pas soi-même, on s'aime beaucoup plus, puisqu'on refuse de s'aimer pour aimer davantage celui qui est pour nous le principe de la vie.

vénérable Augustin (Traité 123 sur S. Jean)

---

Tout ce que un seul personnage, fût-il saint et savant, fût-il évêque, confesseur et martyr, aura pensé en dehors de tous, ou encore contre tous, que cela soit mis à part, mis au rang des opinions personnelles, particulières et privées, par l'autorité d'une décision commune, publique et générale, pour éviter que, au prix d'un grand danger pour notre salut éternel, suivant la coutume sacrilège des hérétiques et des schismatiques, nous ne suivions, après abandonné l'antique vérité du dogme universel, la nouveauté erronée d'un seul individu.

saint Vincent de Lérins

## SAINTS MARTYRS EUSTRATE, AUXENCE, EUGENE, MARDAIRE ET ORESTE

fêtés le 13 décembre

A l'époque de l'ultime et implacable persécution lancée par l'empereur Dioclétien (vers 305), la terreur régnait et le sang coulait à flots, jusque dans les régions les plus extrêmes de l'empire. Où qu'ils se trouvent et dans quelque condition qu'ils soient, les chrétiens devaient alors choisir entre l'apostasie ou le martyre. Dans la ville de Satala, en Arménie, vivait alors un brillant aristocrate, Eustrate, conseiller de rang ducal et chef des notaires impériaux de la cité, qui jusque-là avait pu garder secrète son appartenance à l'Église. Devant les glorieux combats des confesseurs de la foi, il fut saisi lui aussi du désir d'être jugé digne de la couronne inflétriessable des martyrs; mais il craignait encore la perspective des supplices : peut-être n'aurait-il pas le courage de les endurer, et reculerait-il ? Pour savoir si la volonté de Dieu était bien qu'il s'avançât au combat, il confia sa ceinture, signe de sa dignité, à l'un de ses serviteurs, en lui recommandant d'aller la poser sur l'autel de l'église et de lui dire si la première personne qui allait entrer dans la sanctuaire pour la prendre serait bien le vénérable prêtre Auxence. Comme il en fut ainsi, encouragé par ce signe et ne craignant plus ceux qui ne peuvent tuer que le corps, il invita ses amis et ses proches à venir partager sa joie dans un grand banquet, au cours duquel il leur annonça qu'il allait bientôt recevoir un trésor inaltérable.

Le lendemain, comme le duc Lysias faisait comparaître les prisonniers chrétiens à son tribunal, au centre de la ville, Eustrate s'avança soudain, se déclara chrétien et demanda à être associé à leur sort. D'abord stupéfait, le magistrat le fit dépouiller des signes de sa charge et le fit fustiger à nu, avant de le soumettre à l'interrogatoire. Puis, suspendu en l'air par des cordes au-dessus d'un brasier, il fut à nouveau sauvagement frappé. Tout en restant aussi indifférent à la douleur que si c'était le corps d'un autre qui était supplicié, il s'adressa à Lysias, en le remerciant de lui procurer une telle joie et en disant : «Maintenant je sais que je suis le temple de Dieu et que le saint Esprit habite en moi !» Et malgré le sel et le vinaigre répandus sur ses plaies, il fut miraculeusement guéri le soir même. Devant la constance du martyr et l'assistance qui lui était accordée par la grâce, un de ses concitoyens et subordonnés, l'officier Eugène, s'élança à son tour vers le juge, et demanda à combattre avec Eustrate et les autres confesseurs.

Au petit matin, on fit sortir les prisonniers de leur cachot pour les emmener à pied vers Nicopolis et, avec une cruelle ironie, Lysias tint à honorer le rang d'Eustrate en le chaussant de sandales couvertes de gros clous pointus. Après deux jours de marche épuisante, comme le cortège passait dans la ville natale de saint Eustrate, Arauraka, un certain Mardaire le reconnut en se penchant à la fenêtre. Admiratif devant son renoncement à toute gloire et plaisir de ce monde, et encouragé au combat par sa propre femme, il se décida lui aussi à se livrer aux soldats et rejoignit avec empressement les glorieux disciples du Christ, après avoir dit adieu à ses deux enfants et avoir confié le soin de sa famille à un généreux ami.

Le prêtre Auxence comparut le premier devant Lysias. A la suite d'une audience expéditive, on l'emmena dans une forêt profonde et retirée, et on lui trancha la tête, en abandonnant son corps en pâture aux bêtes sauvages. Mais, grâce à Dieu, de pieux chrétiens vinrent un peu plus tard récupérer ses saints restes et découvrirent sa tête dissimulée dans un fourré, grâce à l'intervention d'une corneille.

Après Auxence, le juge convoqua Mardaire; mais, à toutes ses questions, il ne put obtenir que la réponse laconique : «Je suis chrétien !» Il lui fit alors percer les chevilles et le fit pendre la tête en-bas, en donnant l'ordre à ses hommes de le frapper jusqu'à la mort au moyen de broches en métal brûlant. Un peu avant de rendre l'âme, Mardaire prononça cette prière que l'Eglise orthodoxe répète quotidiennement : «Maître Dieu, Père Tout-Puissant, Seigneur Jésus Christ, Fils unique et saint Esprit, une seule Divinité, unique Puissance, aie pitié de moi pécheur, et lors du jugements que tu connais, sauve-moi, ton indigne serviteur, car tu es béni dans les siècles des siècles. Amen».

Amené à son tour devant le tyran plein de haine furieuse, à cause de son assurance et de son ton résolu, Eugène eut la langue et les mains coupées, le reste de ses membres fut brisé à coups de bâton, et il remit son âme à Dieu au milieu des tourments.

Ces exécutions achevées, Lysias se rendit auprès de ses troupes pour assister à leurs



exercices d'entraînement. Or, une jeune recrue solide et de belle allure, Oreste, qu'il avait remarqué pour sa prestance, laissa apparaître, en lançant le javelot, la petite croix en or, qu'il portait à son cou. Interrogé par le duc, le jeune homme confessa sans hésiter qu'il était lui aussi disciple du Christ. Il fut arrêté sur le champ et envoyé avec Eustrate auprès du gouverneur de Sébaste, Agricolaos, car Lysias craignait la réaction possible des trop nombreux chrétiens de Nicopolis.

Parvenus à Sébaste après cinq jours de marche, Eustrate fut présenté devant le gouverneur qui désirait entamer avec lui la discussion. Grâce à sa vaste érudition, le noble serviteur de Dieu n'eut pas de mal à lui démontrer l'ineptie des cultes païens et la vanité de la philosophie. Puis, dans un langage concis et plein d'autorité, il lui retraça comment Dieu s'est penché avec bienveillance sur les hommes depuis l'origine des temps, afin de les combler de sa grâce en la personne de Jésus Christ. Réfractaire à tous ces arguments, Agricolaos lui rappela qu'il devait soumission absolue aux de l'empereur et que, refusant d'adorer les dieux de l'état, il méritait mort. Il ne fit pourtant pas mettre immédiatement la sentence à exécution; mais, pour rendre sa fin plus pénible, il fit alors amener Oreste et ordonna qu'on l'étende sur un lit de fer incandescent. D'abord hésitant devant l'horreur du supplice, mais bientôt encouragé au combat par Eustrate, le jeune homme s'élança avec fougue, en s'écriant : «Seigneur, je remets mon âme entre tes mains !»

De retour dans son cachot pour sa dernière nuit en ce monde, Eustrate reçut la visite clandestine de l'évêque de Sébaste, saint Blaise (fêté le 11 février), qui lui promit d'exécuter ses dernières volontés et de rassembler les reliques des cinq compagnons à Auraka. Après une nuit passée en prière et en de célestes entretiens, l'évêque célébra la divine Liturgie. Au moment de la communion, une lumière aveuglante envahit soudain la cellule, et une voix s'adressa à Eustrate, en disant : «Tu as bien combattu, viens maintenant recevoir la couronne !» Prosterné à terre, le saint adressa à son tour à Dieu une ardente prière pour recevoir le courage nécessaire dans la dernière épreuve. Puis il se releva, marcha résolument vers la fournaise déjà brûlante, la bénit de la main et y pénétra, en élevant vers le Seigneur un cantique d'action de grâces, comme les trois enfants à Babylone.

Pendant de nombreux siècles, et jusqu'à nos jours, les cinq glorieux Martyrs n'ont pas cessé d'accomplir des miracles pour la consolation des chrétiens, par l'intermédiaire de leurs reliques, de leurs icônes, ou même directement.

On rapporte, par exemple, que dans l'île de Chios, lors d'un hiver très rigoureux, personne d'autre qu'un pieux prêtre n'avait pu se rendre pour leur fête dans la petite église isolée dédiée aux cinq martyrs. Décidé néanmoins à célébrer seul l'office, ce prêtre vit brusquement apparaître cinq personnages en tout identiques à l'icône des saints. Ils prirent place dans les chœurs, et chantèrent d'une voix claire tous les hymnes de la fête. Parvenus au moment de la lecture des actes de leur martyre, le jeune Oreste installa le livre sur un lutrin au centre de l'église et lut. Mais quand il arriva à la description de ses propres hésitations devant la fournaise ardente, il modifia légèrement le texte et dit : «... et il sourit», au lieu de «... et il eut peur». Eustrate l'interrompit alors sur un ton sévère, en disant : «Lis donc exactement comme cela est arrivé !» Rouge de confusion, Oreste reprit et lut : «... et il eut peur». Une fois achevée la Vigile, les saints refermèrent les livres, éteignirent les cierges et disparurent aussi mystérieusement qu'ils étaient venus.





## M'AIMES-TU ?

*Après qu'ils eurent mangé, Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne m'aiment ceux-ci ? Il lui répondit : Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui dit une seconde fois : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis. Il lui dit pour la troisième fois : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? Pierre fut attristé de ce qu'il lui avait dit pour la troisième fois : M'aimes-tu ? Et il lui répondit : Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis. (Jn 21,15-17)*

C'est lors de sa troisième apparition après sa résurrection, au lac de Tibériade, que le Seigneur invite Pierre à faire une confession de foi. Par trois fois, Pierre avait renié le Christ. Par trois fois, le Sauveur lui demande maintenant : «M'aimes tu ?» Ce ne sont pas des reproches qu'il fait à son disciple, lui qui l'avait renié lâchement par peur, ni une pénitence qu'il lui impose, mais, simplement, il lui demande ce qui est le plus important : l'amour pour lui. «Jésus demande à Pierre pour la troisième fois s'il l'aime, à son triple renoncement correspond une triple confession, il faut que sa langue devienne l'organe de son amour comme elle l'a été de sa crainte, et que le témoignage de sa parole soit aussi explicite en présence de la vie qu'il l'a été devant la mort qui le menaçait» (saint Augustin traité 123 sur saint Jean). Je ne peux m'empêcher de penser que leurs yeux se sont croisés et que, même sans paroles, Maître et disciple se sont compris. Pierre a dû avoir honte grandement en voyant les yeux plein d'amour du Sauveur et en pensant à son reniement, à son apostasie. Voici ce qu'en dit saint Jean Chrysostome : «A cette troisième question, le trouble s'empare de l'âme de Pierre : Pierre fut contristé de ce que Jésus lui demandait pour la troisième fois : *M'aimes-tu ?* Il tremble au souvenir de sa conduite passée, il craint de se tromper en croyant qu'il aime Jésus, et de mériter de nouveau la rude leçon qu'il a reçue par suite de la trop grande confiance qu'il avait dans ses propres forces. C'est donc auprès de Jésus Christ qu'il cherche son refuge : Et il lui dit : *Seigneur, tu connais toutes choses, c'est-à-dire, les secrets les plus intimes du cœur pour le présent et pour l'avenir*».

Rien de pire que l'apostasie, de renier Dieu. Certes, tomber dans un péché grave, comme la fornication par exemple, c'est épouvantable, terrifiant et abominable, mais malgré cela on croit et on aime toujours Dieu. Le renier, par contre, détruit tout. Pourtant, le Christ, qui, lui, ne nous renie jamais, va jusqu'à pardonner même notre reniement... là où est le repentir. Ce repentir, Pierre l'avait montré tout de suite après avoir renié : et étant sorti, il pleura amèrement» (Luc 22,62). Le Christ savait tout. Bien avant, ne lui avait-il pas déjà prédit ce qui se passerait ? «Je te le dis en vérité, cette nuit même, avant que le coq chante, tu me renieras trois fois» (Mt 26,34). Il savait, aussi, bien sûr, que Pierre l'aimait malgré ses faiblesses et son caractère versatile. «Le Seigneur, s'étant retourné, regarda Pierre», juste au moment de son troisième reniement» (Luc 22,61). C'est avec ce même regard que le Sauveur le fixe maintenant au lac de Tibériade, un regard qui n'est qu'amour en face de nos faiblesses. Un enfant qui, après avoir fait une bêtise – par exemple en laissant tomber un objet qui se brise – va vers sa mère en disant simplement : «Maman, je t'aime» la désarme complètement, au point qu'il ne lui reste plus qu'à serrer dans ses bras son enfant qu'elle aime encore plus que lui ne l'aime. Si une mère agit ainsi, Dieu le fera infiniment plus, dès lors que nous nous tournons vers lui en regrettant et en demandant pardon pour nos fautes. C'est cela le repentir.

Jésus n'a pas seulement pardonné à Pierre, mais lui a confié ensuite la charge de ses brebis. David, de son côté, après l'adultère et le meurtre qu'il avait commis, regretta sa faute grave en disant : «Aie pitié de moi, ô Dieu ...» (Ps 50). Dieu lui pardonna et l'appela même ensuite : «David mon bien-aimé». Adam et Ève ne se sont-ils pas sanctifiés même après leur péché qui a jeté toute l'humanité dans la chute ? Par contre, ni Caïn, le fraticide, qui n'a pas fait pas pénitence, ni Judas le traître, qui est tombé dans le désespoir, n'ont pu se sauver, car là où il n'y a que le regret de sa faute et pas de confession, Dieu non plus ne peut pas pardonner.

En résumé : tout péché, si grave qu'il soit, Dieu le pardonne en cette vie, si nous le confessons du fond du cœur.

a. Cassien

## LA LIBÉRATION MIRACULEUSE DE L'ATHOS DE TURCS EN 1830

Les Turcs envahirent la Montagne sainte de l'Athos en 1812, répandant la panique parmi ses habitants. Les monastères anciens furent dévastés, et les moines souffrirent les violences et le bannissement. Bien que certains moines furent restés sans assistance ou protection, la plupart fuirent la péninsule pour préserver leurs vies.

Une deuxième invasion eut lieu en 1821. Les Turcs occupèrent la Montagne sainte pendant neuf ans. Le dimanche de saint Thomas, le 13 avril 1830, les Turcs abandonnèrent la Montagne sainte. Cette libération est célébrée chaque année par les moines du Mont Athos le dimanche de saint Thomas.

Lorsque les Turcs envahirent le Mont Athos en 1821, ils arrivèrent au monastère d'Iviron. Les moines s'enfuirent vers les hauteurs voisines, mais les malades et les personnes âgées restèrent sur place, attendant la mort que les Turcs choisiraient pour eux. Le hiérodiaque Grégoire Bouyatsas, qui était alors un jeune moine à Iviron, rapporte que les Turcs massacraient les moines au fur et à mesure qu'ils les capturaient. Le hiérodiaque Grégoire fut lui-même torturé par les Turcs.

Une nuit, alors que les Turcs patrouillaient dans le monastère, ils virent une femme tenant son fils dans ses bras. Elle se dirigea vers la cellule où étaient conservés les vases liturgiques, et où habitait aussi le chef des maraudeurs. Quand le chef en fut informé par les sentinelles, il demanda que Grégoire lui fût amené. Il lui demanda alors pourquoi il gardait une femme cachée à cet endroit. Le père Grégoire, surpris, répondit qu'il n'y avait de femmes ni en ce lieu, ni nulle part sur la Montagne sainte, et que peut-être les sentinelles avaient cru voir une femme par erreur. Comme il était tard dans la soirée, le père Grégoire fut renvoyé et, le matin, on chercha des femmes aux alentours, mais aucune ne fut trouvée.

Peu de temps après, on aperçut la même femme marcher vers la boulangerie. La patrouille signala cette observation au chef. Il se fâcha et appela le père Grégoire, pensant qu'il lui mentait à propos de la présence de femmes. Pour cette raison, le père Grégoire fut fouetté et obligé de porter des chaînes de fer jusqu'à ce qu'il avoue la vérité. Ensuite, il fut attaché à un cyprès derrière l'église, et vingt-quatre soldats se relayèrent pour le torturer jusqu'à ce qu'il révèle la cachette de la femme. Grégoire ne prononça pas un mot et endura tout sans murmurer.

Le jour suivant, Grégoire fut délié de ses liens, mais les interrogations continuèrent au sujet de la femme inconnue. Grégoire conduisit alors le chef à la chapelle de la Toute-Sainte *Portaitissa*, et lui montrant l'icône miraculeuse de la Panagia, lui dit : «Voici, c'est la femme que vous avez vue aller au magasin et ensuite à la boulangerie ! Je suis prêt à mourir pour elle aujourd'hui même, alors n'épargnez pas ma vie.» Le Turc se rendit compte que le père Grégoire avait dit la vérité, alors ils le laissèrent partir libre, et lui demandèrent même qu'on leur pardonne les mauvais traitements qu'ils lui avaient fait subir.

Le 13 avril 1830, qui était le dimanche de saint Thomas, les Turcs abandonnèrent subitement la Montagne sainte à la hâte. Personne ne sait exactement pourquoi, mais depuis cet événement, on pense que cela est dû à un miracle de la Mère de Dieu. En conséquence, les moines du Mont Athos lui offrirent de splendides doxologies. Comme ce jour méritait d'être commémoré, jusqu'à nos jours, les moines du Mont Athos célèbrent leur délivrance et leur libération des Turcs le dimanche de saint Thomas, chaque monastère célébrant une veillée et une procession.



## SUR LA PRIERE, LE JEÛNE ET LA MISERICORDE

43ème sermon de saint Pierre Chrysologue

Il faut parler au peuple dans le langage du peuple; l'unanimité s'obtient par un discours à la portée de tous; les choses qui sont nécessaires à tous doivent être dites à la manière de tous; la langue maternelle est chère aux simples, et sonne avec douceur aux oreilles des savants; celui qui enseigne dit des choses profitables à tous. Que les experts pardonnent, aujourd'hui, à la parole inexperte.

Il y a trois choses, mes frères, qui consolident la foi, stabilisent la dévotion et maintiennent la vertu : la prière, le jeûne et la miséricorde. La prière frappe à la porte, le jeûne demande et la miséricorde reçoit. La prière, la miséricorde et le jeûne sont tous trois une seule et même chose qui se donnent mutuellement la vie. Car si le jeûne est l'âme de la prière, la miséricorde est la vie du jeûne. Personne ne coupe les liens qui les unit : ils ne peuvent pas être séparés. Quelqu'un qui ne possède qu'un des trois ou qui ne les possède pas tous les trois ensemble, n'a rien du tout. Donc, que celui qui prie jeûne, que celui qui jeûne fasse l'aumône. Celui qui espère qu'on écoutera ce qu'il demande, qu'il écoute d'abord celui qui demande. Il ouvre l'oreille de Dieu celui qui ne ferme pas son oreille à la supplication. Que celui qui jeûne comprenne en quoi consiste le jeûne. Celui qui veut comprendre Dieu qu'il comprenne le pauvre. Qu'il soit miséricordieux celui qui veut qu'on le traite avec miséricorde. Celui qui implore la pitié doit commencer par l'exercer. Si quelqu'un veut qu'on lui témoigne de l'affection, qu'il en témoigne à autrui. C'est à toi à fixer la mesure de la miséricorde qu'on exercera envers toi : de quelle façon, en quelle abondance, à quel rythme tu veux qu'on soit miséricordieux envers toi. Plus tu seras prompt à venir en aide aux autres, plus on sera prompt à te venir en aide.

Que l'oraison, donc, le jeûne et la miséricorde soient pour nous un seul et même protecteur auprès de Dieu, un seul et même avocat, une seule et même supplication à trois faces. Ce sont eux mes frères, qui pénètrent dans la citadelle du ciel, qui bousculent le verdict du Dieu juge avant qu'il soit formulé, qui plaident devant le tribunal de Dieu les causes du genre humain, qui demandent l'indulgence pour les injustes, qui méritent le pardon pour les





coupables. Celui qui ne reçoit pas l'assistance de ces choses au ciel ne peut subsister sur la terre. Comme elles détiennent le premier rang parmi les choses célestes, elles contrôlent, sur la terre, la totalité des choses. Ce sont elles qui font don de la prospérité, ou déclenchent les fléaux. Elles éteignent les vices, allument les vertus. Ce sont elles qui donnent des corps chastes, des cœurs purs; elles apportent la paix aux membres et le repos aux esprits. Elles sont une école de discipline pour les sens humains. C'est par elles que les cœurs humains s'élèvent jusqu'à la contemplation dans le temple de Dieu. C'est par elles que l'homme l'emporte sur l'ange, ce sont elles qui confèrent à l'homme les honneurs de la divinité. Que de choses Moïse a faites en Dieu par leur suffrage; tous les éléments avaient été mis à sa disposition pour qu'il remporte des triomphes militaires. Il ordonne à la mer de se retirer, au vagues de se solidifier, au lit de la mer de s'assécher, au ciel de pleuvoir. Il donne la manne, force les vents à parachuter des caillies. Il illustre la nuit par la clarté du soleil, il tempère le soleil par le voile d'un nuage. Il frappe la pierre pour que de la plaie récente, coule de l'eau froide en abondance pour les assoiffés. Il est le premier à donner à la terre la loi du ciel, à écrire la règle de vie, à fixer les limites de la discipline. Par elles, Elie n'a pas connu la mort; il a quitté la terre pour entrer dans les cieux, où il demeure avec les anges et vit de la vie Dieu. Et l'hospitalité terrestre possède les demeures célestes. Par elles, saint Jean Baptiste fut un ange dans la chair, un être céleste sur la terre, et le seul à saisir, tenir et embrasser toute la Trinité avec l'ouïe, la vue et le toucher. Et nous, mes frères, si nous voulons avoir part à la gloire de Moïse, à la vie d'Elie, aux vertus de Jean, et aux mérites de tous les saints, vaquons à l'oraison, astreignons-nous au jeûne, mettons-nous au service de la miséricorde. Celui qui vivra de ces choses, qui aura construit des redoutes avec elles, qui porte donc les armes de Dieu et est le soldat du Christ, ne redoutera pas les javelots du péché, les traits du diable, le bélier du monde, les coins des vices, les maux de la chair, les filets des voluptés, les armes de la mort. Mais nous qui nous mobilisons pour combattre l'incertitude, qui traversons les jours au milieu des embûches, qui supportons le poids du jour, qui sommes emportés dans le flux changeant des choses, qui parlons sans réflexion, dont les actions sont remplies de périls, pourquoi ne voulons-nous pas entrer à l'église le matin ? Pourquoi ne voulons-nous pas demander par une prière matinale le secours pour toute la journée ? Pourquoi avons-nous toujours le goût de nous adonner aux activités humaines et ne sentons-nous pas le besoin de consacrer à Dieu un seul instant ? Ce n'est pas de notre faute, mes frères, ce n'est pas de notre faute. C'est une friponnerie diabolique. Quand il veut commencer à séduire quelqu'un, il ne lui permet pas de se fortifier par la prière. Pourquoi redoute-t-il les revers celui qui ne demande pas la prospérité ? Ecoutons l'avertissement de Dieu: *Priez pour ne pas entrer en tentation*. Il va vers la tentation celui qui ne va pas à l'église. Sachant cela, le Prophète chantait : *Venez, adorons-Le, et approchons-nous de Lui. Pleurons devant le Seigneur qui nous a faits*. Penses-tu qu'il est digne de répandre des larmes devant Dieu celui qui ne daigne pas prononcer un seul mot ? Soyons matinaux, prions, par crainte humaine si nous ne pouvons pas prier par amour divin. Si nous ne sommes pas attirés par le bien, que nous ne subissions pas la contrainte du mal. C'est notre mépris de Dieu qui rend les temps mauvais, ce n'est pas le dérèglement des saisons. Ce que donc nous avons perdu par le mépris, reconquérons-le par le jeûne. Immolons nos âmes par les jeûnes, car nous ne pouvons rien offrir de plus prestigieux à Dieu. Le prophète est de notre avis quand il dit : *Le sacrifice à offrir à Dieu est un cœur contristé. Dieu ne méprise pas un cœur contrit et humilié*. Homme, offre à Dieu ton âme, et offre l'oblation du jeûne, pour que l'hostie soit pure, le sacrifice saint, la victime vivante, qui demeurera en toi et qui sera donnée par Dieu. Celui qui ne donnera pas cela à Dieu n'aura pas d'excuse, car il ne peut avoir que ce que ce qu'il se donne à lui-même. Mais pour que ces choses soient agréables à Dieu, la miséricorde doit fermer la marche. Le jeûne ne germe pas s'il n'est pas irrigué par la miséricorde. Le jeûne s'assèche par l'assèchement de la miséricorde. Ce que la pluie est à la terre, la miséricorde l'est au jeûne. Bien qu'il laboure le cœur, purifie la chair, éradique les vices, met en gerbes les vertus, le jeûneur ne moissonnera rien s'il ne donne pas les cours d'eau de la miséricorde. Jeûneur, ton champ jeûne quand jeûne la miséricorde. Ce que tu auras gaspillé en miséricorde, tu le retrouveras dans les greniers. Homme, pour ne pas perdre en conservant, ramasse en prorogeant. Homme, donne à toi-même en donnant au pauvre, car ce que tu laisseras aux autres, tu ne l'auras plus.



## Email reçu :

Le 17/05/2018 à 13:32, J. B. a écrit :

Je demande à l'Esprit Saint de vous faire comprendre, la hauteur, la largeur, et la profondeur de l'amour du Christ, cela vous aiderait sans doute à arrêter de ridiculiser une autre Eglise et d'autres frères chrétiens à longueur de page ... et puisque vous pensez «sérieusement» avoir, à vous tout seul la «vérité toute entière» pardon, mais je ne pense pas que l'Esprit de Jésus soit avec vous, en tout cas sur ce site qui pourrait être si porteur de lumière dans notre monde enténébré.

Je n'ai pour ma part (je suis théologienne et liturgiste dans mon église de «papistes») jamais rencontré sur un site catholique sauf chez «nos intégristes» qui d'ailleurs se positionne de la même façon que vous «nous avons la vérité», non je n'ai jamais rencontré une critique ou un mépris de l'orthodoxie, sur un site catholique ... et je ne vois personne vous attaquer ... personnellement j'ai rencontré l'orthodoxie par de grands penseurs russes, par des prêtres de l'Eglise russe, en particulier Michel Evdokimov, mais aussi à travers la beauté de la liturgie, à travers «mon staretz» Thaddée de Serbie .... Pourquoi avoir un tel mépris de frères chrétiens qui ne pensent ou ne célèbrent pas comme vous ???? ne sommes nous pas baptisés d'un même baptême dans le sang du Seigneur Jésus, qu'est ce que Pierre Appolos ou Paul ou André ???? l'Evangile n'est-il pas du Seigneur Jésus lui même. Et l'Esprit n'est il pas répandu chacun dans notre propre langue, tradition, culture ....,??? Je suis triste que nous en soyons encore là ... sur une île ... ne voyez vous pas que le monde attends des chrétiens un peu de sel et de lumière dans ces ténèbres qui nous envahissent ... un peu de paix dans ce tumulte ou chacun revendique d'avoir la vraie foi, la vraie vérité, dans le rejet et le mépris de l'autre, un peu d'amour alors que nos frères chrétiens d'Orient n'ont que leurs gorges à offrir aux «massacreurs de chrétiens» qu'ils n'ont plus que leur foi à nous partager ... est ce qu'on doit distinguer le sang catholique du sang orthodoxe, a-t-il une autre couleur ??? a-t-il une vérité différente ???

NON ce n'est pas là l'Evangile du Seigneur Jésus il y a des mots qui sont langage de pharisiens et nous les lisons chaque jour à la liturgie, mais nous lisons aussi ce que Jésus nous demande de changer en un langage de disciples. Ou alors je n'ai RIEN compris à l'Evangile; et pourtant «c'est à l'Amour que nous avons les uns pour les autres que nous serons reconnus comme SES disciples» je prie son Esprit à Lui Jésus de vous faire comprendre ce que ces dernières paroles ont à vous dire.

Moi je vous aime, alors je vous pardonne de me maltraiter ainsi dans ma foi.

Sr Josée

RÉPONSE : Ma chère,

personne ne vous oblige ni d'être d'accord avec nous ni de consulter notre site.

L'Apôtre dit bien : «Car il viendra un temps où les hommes ne supporteront pas la saine doctrine; mais, ayant la démangeaison d'entendre des choses agréables, ils se donneront une foule de docteurs selon leurs propres désirs, détourneront l'oreille de la vérité, et se tourneront vers les fables.» (II Tim 4,3)

en Christ, a. Cassien

Nous n'avons pas l'audace de livrer les produits de notre propre pensée, de peur d'humaniser les paroles de la piété; mais ce que les saints pères nous ont appris, nous la faisons connaître à ceux qui nous interrogent.

saint Basile le Grand (lettre 140 à l'Eglise d'Antioche)

## LETTRE LECTIS DILECTIONIS TUAE

du pape Léon le Grand à l'évêque Flavien de Constantinople

13 juin 449

Quand on croit en effet en un Dieu tout-puissant et Père, on démontre que son Fils lui est coéternel, ne différant en rien de son Père, puisqu'il est né Dieu de Dieu, tout-puissant du Tout-Puissant, coéternel de l'Eternel, pas postérieur dans le temps, pas inférieur quant au pouvoir, pas dissemblable en gloire, pas séparé quant à l'essence.

Mais ce même Fils unique et éternel d'un Père éternel est né de l'Esprit saint et de la Vierge Marie, naissance dans le temps qui n'a rien diminué, rien ajouté à la naissance divine et éternelle, mais s'est tout entière employée à refaire l'homme, qui avait été trompé, afin que celui-ci vainquît la mort et détruisît par sa propre force le diable qui détenait l'empire de la mort. Nous ne pouvions, en effet, l'emporter sur l'auteur du péché et de la mort, si celui que ni le péché n'a pu contaminer ni la mort retenir, n'avait assumé notre nature et ne l'avait faite sienne.

Oui, il a donc été conçu du saint Esprit dans le sein la Vierge Mère, qui l'a mis au monde, sa virginité étant sauve tout comme elle avait été sauve quand elle l'a conçu.

...

Ou bien peut-être a-t-il (Eutychès) pensé que notre Seigneur Jésus Christ n'a pas été de notre nature pour la raison que l'ange envoyé à la bienheureuse Marie a dit : «L'Esprit saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre, et c'est pourquoi l'être saint qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu,» (Lc 1,35) en sorte que, la conception de la Vierge ayant été une opération divine, la chair de l'être conçu n'a pas été de la nature de celle qui concevait ? Mais il ne faut pas comprendre cette génération singulièrement merveilleuse et merveilleusement singulière en ce sens que ce qui est le propre de l'espèce ait été écarté par la nouveauté de sa création. La fécondité de la Vierge est un don de l'Esprit saint, mais un corps réel a été tiré de son corps. Et la Sagesse se bâtissant une maison le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous ce qui veut dire dans cette chair qu'il a prise de l'homme et qu'il a animée du souffle de la vie rationnelle.

...

Ainsi donc, étant maintenues sauvées les propriétés de l'une et l'autre nature réunies dans une seule personne, l'humilité a été assumée par la majesté, la faiblesse par la force, la mortalité par l'éternité, et, pour acquitter la dette de notre condition, la nature inviolable s'est unie à la nature passible, en telle sorte que, comme il convenait à notre guérison, un seul et même «médiateur de Dieu et des hommes, l'homme Christ Jésus,» (1Tm 2,5) fût tout à la fois capable de mourir d'une part, et de l'autre incapable de mourir. C'est donc dans la nature intacte d'un homme vrai que le vrai Dieu est né, complet dans ce qui lui est propre, complet dans ce qui nous est propre. Par «ce qui nous est propre,» nous voulons dire la condition dans laquelle le Créateur nous a établis au commencement et qu'il a assumée pour la restaurer; car de ce que le trompeur a apporté et que l'homme trompé a accepté, il n'y a nulle trace dans le Sauveur ...

Il a assumé la forme du serviteur sans la souillure du péché, enrichissant l'humain sans diminuer le divin, parce que cet anéantissement par lequel l'invisible s'est rendu visible, été inclination de sa miséricorde, non déficience de sa puissance.

...

Voici donc que le Fils de Dieu entre dans ces lieux les plus bas du monde, descendant du trône céleste sans pourtant quitter la gloire de son Père, engendré dans un nouvel ordre, par une nouvelle naissance. Un nouvel ordre parce que invisible en ce qui

est sien, il a été rendu visible en ce qui est nôtre; infini il a voulu être contenu; subsistant avant tous les temps, il a commencé d'exister dans le temps; Seigneur de l'univers, il a voilé d'ombre l'immensité de sa majesté, il a pris la forme de serviteur; Dieu impassible, il n'a pas dédaigné d'être homme passible, immortel, de se soumettre aux lois de la mort. Engendré par une naissance nouvelle, parce que la virginité inviolée, sans connaître la concupiscence, a fourni la matière de la chair. De la Mère du Seigneur fut assumée la nature, non la faute, et dans le Seigneur Jésus Christ engendré du sein d'une vierge, la merveilleuse naissance ne fait pas que sa nature soit différente de la nôtre. Car celui qui est vrai Dieu est, le même, vrai homme. Dans cette unité il n'y a pas de mensonge, dès lors que l'humilité de l'homme et l'élévation de la divinité s'enveloppent l'une l'autre. Car de même que Dieu n'est pas changé par la miséricorde, de même l'homme n'est pas absorbé par la dignité. Car chacune des deux formes accomplit sa tâche propre dans la communion avec l'autre, le Verbe opérant ce qui est du Verbe, la chair effectuant ce qui est de la chair. Un des deux resplendit de miracles, l'autre succombe aux outrages. Et de même que le Verbe ne cesse pas d'être en égalité de gloire avec le Père, de même la chair ne se dérobe pas à la nature de notre race.

...

Ce n'est pas acte de même nature que dire «Moi et le Père nous sommes un.» (Jn 10,30) et dire : «Le Père est plus grand que moi» (Jn 14,28) Car bien que dans le Seigneur Jésus Christ la personne de Dieu et de l'homme soit une, autre chose est ce par quoi les outrages sont communs à l'un et à l'autre, autre chose ce par quoi la gloire leur est commune. De ce qui est nôtre, en effet, il tient l'humanité, inférieure au Père, du Père il tient la divinité, égale au Père.

**«Nous avons appris que la pénitence était refusée aux mourants, et que l'on ne répondait pas aux désirs de ceux qui, au moment de leur mort, désiraient qu'on vienne en aide à leur âme par ce remède. Nous restons horrifiés, nous l'avouons, devant l'impiété de ceux qui osent mettre en doute la bonté de Dieu. Comme si Dieu ne pouvait pas secourir tous les pécheurs qui se tournent vers lui, à n'importe quel moment, et comme s'il ne pouvait pas délivrer l'homme, chancelant sous le poids de ses péchés, du fardeau dont il souhaite être débarrassé. Je vous le demande : que signifie ceci , sinon apporter une nouvelle mort à celui qui va mourir et tuer son âme, en se comportant de telle sorte qu'elle ne puisse plus être purifiée ? Or Dieu est toujours disposé au pardon; il invite à la pénitence et déclare : Le pécheur, quel que soit le jour où il se sera converti, son péché ne lui sera plus imputé (Ez 33,16) ... Puisque c'est Dieu qui sonde les coeurs, il ne faut refuser à aucun moment la pénitence à qui la demande. ... »**

**Lettre du pape Célestin Ier aux évêques de Vienne et de Narbonne en 428**

**Pour ceux qui en cas de nécessité et dans l'imminence d'un péril implorent le secours de la pénitence et d'une réconciliation rapide, il ne faut leur refuser ni l'expiation ni la réconciliation, car il ne nous appartient pas de poser des limites ou des délais à la miséricorde de Dieu auprès de qui nulle conversion véritable n'attend longtemps le pardon.**

**Lettre du pape Léon le Grand à l'évêque Théodore de Fréjus (452)**

L'abbé Pambo avait envoyé son disciple à Alexandrie pour y vendre le produit de son travail. Il y passa, comme il nous disait, seize jours, dormant la nuit dans le narthex de l'église, au sanctuaire du saint apôtre Marc. Après avoir vu l'office de l'église, il s'en retourna chez le vieillard; il avait même appris des tropaires. Le vieillard lui dit donc : «Je te vois troublé, mon enfant, te serait-il arrivé une tentation dans la ville ?» Le frère répond : «Parbleu, abbé, nous gaspillons nos journées en ce désert dans la nonchalance, sans chanter ni canons ni tropaires. Pendant mon séjour à Alexandrie, j'ai vu les clercs de l'église, comment ils chantent, et j'en ai une grande tristesse. Pourquoi ne chantons-nous pas, nous aussi, des canons et des tropaires ?» Le vieillard lui dit : «Malheur à nous, mon enfant, les temps sont proches où les moines abandonneront la nourriture solide, parole du saint Esprit, pour s'adonner à des hymnes et à des tons. Quelle componction, quelles larmes peuvent naître de ces tropaires, lorsqu'on se tient dans l'église ou dans sa cellule et qu'on élève la voix comme un boeuf ? Car si c'est devant Dieu que nous sommes debout, nous devons nous tenir en sa présence avec beaucoup de componction et non pas avec de grands airs. Les moines ne sont pas venus dans cette solitude pour se tenir devant Dieu en se rengorgeant, pour chanter des cantiques, rythmer des mélodies, agiter les mains et sauter d'un pied sur l'autre; mais nous devons, dans la crainte de Dieu et dans le tremblement, dans les larmes et les gémissements, avec une voix pleine de révérence et prompte à la componction, contenue et humble, offrir nos prières à Dieu. Je t'en préviens, mon enfant, il viendra des temps où les chrétiens corrompront les livres des saints apôtres et des divins prophètes, où ils gratteront les saintes Ecritures pour écrire des tropaires et des discours helléniques; leur esprit se pâmera de ceci et il se dégoûtera de cela. C'est pourquoi nos pères nous ont dit que les habitants de ce désert ne devaient pas écrire les Vies et les Paroles des Pères sur des parchemins mais sur des papyrus, car la génération à venir s'apprête à gratter les Vies des Pères pour écrire à la place selon ses caprices. Grande sera la calamité qui vient.» Le frère lui dit : «Quoi donc ? Les coutumes et les traditions des chrétiens seront changées ? N'y aura-t-il donc plus de prêtres dans les églises pour que cela se produise ?» Le vieillard dit : «En ces temps-là la charité de beaucoup se refroidira et il y aura une tribulation qui ne sera pas minime, des incursions de nations et des mouvements de peuples, un bouleversement des royaumes, le relâchement des prêtres et la négligence des moines. Les higoumènes mépriseront leur salut et celui de leur troupeau; tous auront de l'ardeur et de l'exactitude pour la table; ils seront batailleurs, mais lents à l'oraison; prompts à la médisance, toujours prêts à juger de haut, sans vouloir imiter ni même entendre les Vies et les Paroles des Vieillards; bien plutôt ils les invectiveront et diront : Si nous avions vécu en leur temps, nous aurions lutté, nous aussi. En ces jours-là les évêques auront des égards pour les grands personnages, jugeant par vénalité, ne prenant pas la défense des pauvres en jugement, opprimant les veuves, accablant les orphelins. Alors se répandront dans le peuple l'incrédulité, la haine, l'inimitié, la jalousie, les intrigues, les vols et l'ivrognerie.» Le frère dit : «Alors que fera-t-on dans de telles conditions et en ces temps-là ?» Et le vieillard répondit : «Mon enfant, en ces jours-là celui qui sauvera son âme la sauvera, et il sera appelé grand dans le royaume des cieux.»



## SAINTE NEOMARTYRE AQUILINE DE ZAKLIVERI

Au village de Zaklivéri, éparchie d'Ardamérion, dans la province métropolitaine de Salonique, un Grec, ayant tué dans une querelle un Turc de ses voisins, apostasia pour éviter le châtement qui l'attendait. C'était le père d'Aquiline, encore au berceau.

A mesure que l'enfant grandissait, les Turcs réclamaient du renégat qu'il la fit élever dans la religion musulmane. Longtemps le malheureux leur répondit : «Ne vous inquiétez pas, elle est en mon pouvoir, je la ferai turque dès que je voudrai.» Sa mère, par contre, exhortait chaque jour Aquiline à garder la foi du Christ.

Lorsque la jeune fille eut atteint l'âge de dix-huit ans, son père finit par lui dire : «Les Turcs me répètent sans cesse que tu dois devenir musulmane; puisqu'il faut que la chose arrive tôt ou tard, deviens-le tout de suite, pour qu'ils me laissent désormais tranquille.»

Aquiline rejeta cette proposition impie, et le père avisa aussitôt les Turcs. La récalcitrante fut arrêtée et conduite au tribunal. Sa mère l'accompagnait pour l'encourager, mais on ne la laissa pas entrer.

Menaces, cajoleries, promesses du cadî et de son entourage, rien en put séduire la jeune chrétienne. A un riche Turc qui lui proposait son fils en mariage, elle se contenta de répondre : «Que le diable vous emporte, ton fils et toi !» Elle comparut trois fois devant le juge et subit une triple flagellation; la dernière la laissa mourante.

Les bourreaux la détachèrent alors et la remirent à un chrétien qui la rapporta chez sa mère, où elle ne tarda pas à expirer, le 27 septembre 1704. De son corps s'exhalait un parfum qui emplît tous les chemins, tandis qu'on le conduisait au cimetière, et, la nuit suivante, une lumière céleste vint briller sur sa tombe.

